# CONFESSION GÉNÉRALE DU CARDINAL DE ROHAN

A L'ASSEMBLÉE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX;

*SUIVIE de la pénitence à lui imposée par l'évêque du Maine.*

1789.

# CONFESSION GÉNÉRALE DU CARDINAL DE ROHAN

## A L'ASSEMBLÉE DES ÉTATS GÉNÉRAUX;

*SUIVIE de la pénitence à lui imposée par l'évêque du Maine.*

AUGUSTES repréſentans de la nation françoiſe,

Appellé au milieu de vous pour participer au bien général que vous allez opérer, il eſt juſte, il eſt même néceſſaire, qu'avant d'être initié dans ce temple de la liberté, je faſſe à l'auguſte aſſemblée une confeſſion générale de toutes les actions de ma vie. J'eſpere que ce libre aveu me rendra digne d'entrer dans ce ſanctuaire. Je vais donc vous donner le détail le plus exact de mes fautes paſſées. Puiſſe mon repentir en effacer la tache! Alors je pourrai m'écrier pour la premiere fois: « Je ſuis revêtu du man» teau de la pureté : c'eſt avec lui que j'ai

» aſſiſté à l'aſſemblée. » Je commence .... écoutez-moi.

*Benedicite mihi, nationis patres patriæque defenſores, quia peccavi.*

Béniſſez-moi, ô peres de la nation, défenſeurs de la patrie, parce que j'ai péché.

Comme les premiers temps de ma jeuneſſe ne ſont plus préſens à ma mémoire, vous me pardonnerez, ſi je ne vous rapporte pas les temps, les lieux & les circonſtances.

Je confeſſe à l'être ſuprême, au chriſt ſon fils, à la vierge Marie, à tous les apôtres dont je deſcends, & à vous tous ici aſſemblés, que ma jeuneſſe s'eſt écoulée en plaiſirs vulgairement appellés déshonnêtes, & en diſſipation. Dès ce temps je me ſuis ſenti un penchant irréſiſtible pour la galanterie. Renfermé dans le ſein obſcur des colleges & des ſéminaires, je ne pouvois qu'obéir foiblement à la voix des paſſions qui me tyranniſoient. Comme j'étois d'un tempérament vif, l'amour me fit bientôt ſentir ſes aiguillons. Trouvant des douceurs à marcher ſous ſes drapeaux, & vivant

ſous la direction de perſonnes auſteres qui proſcrivent toute idée mondaine, j'imaginai alors des moyens pour ſatisfaire mes deſirs. Mon ignorance étoit alors extrême, & je ne ſavois même pas de quelle maniere la nature avoit travaillé à la conformation d'une femme. Je croyois qu'elle ne différoit de nous que par le vêtement. Aveugle que j'étois! je n'avois point encore diſtingué ces formes heureuſes & ſéduiſantes qui fixent la curioſité du jeune âge. J'étois dans ces ſentimens lorſque le *Portier des Chartreux* me tomba entre les mains. J'eus le bonheur de le trouver ſur le *prie-dieu* de mon directeur. Puiſſances céleſtes, vous fûtes ſeules les témoins de la joie dont mon cœur fut enivré! Je dévorois ce livre, ce code de l'amour; les charmantes gravures qui l'ornoient, en m'apprenant les attitudes néceſſaires au myſtere amoureux, jetterent le trouble dans mes ſens. L'œil enflammé de deſir, je me tranſportois dans les bras d'une femme, & j'y goutois en ſonge les plaiſirs les plus doux. Dans l'obſcurité de la nuit, le ſommeil fuyoit loin de mes paupierres, l'image de la nudité ſe préſentoit à mes yeux ſous des formes ſéduiſantes. Impatient de jouir, j'embraſſe mon oreil-

ſer, je le ſerre entre mes bras, mon imagination s'allume, & me fait voyager dans les plaines de l'illuſion. Je m'agite, & mes mouvemens précipités me plongent dans une extaſe amoureuſe. Je trompais par-là la violence de mes deſirs, & des plaiſirs factices me conſoloient de l'abſence de la réalité. Je commençois la troiſieme année de mon cours de théologie. Je poſſédois encore cette fleur du bel âge, & je brûlois du deſir de m'en défaire, lorſqu'un dimanche, pendant l'office de la meſſe, j'apperçus dans l'égliſe une jeune demoiſelle, taille ſvelte & légere, pieds charmans & mignons, gorge naiſſante & dont les contours, en levant le voile léger qui les couvroit, me conſumoit de deſirs. Mon cœur s'enflamma pour elle, & oubliant le créateur, je ne ſongeai qu'à la créature. Mon œil immobile la dévoroit, elle s'en apperçut. . . Je la conſidérois déjà comme une conquête aſſurée, & je voulus ce jour même uſer des droits du vainqueur. Je demandai au ſupérieur la permiſſion de m'abſenter, prétextant des beſoins. L'ayant obtenue, je vole à ma chambre, ma plume trace quelques lignes, je reviens à l'égliſe & je les porte à l'objet aimé. Le billet

tombe à ses pieds, elle seule s'en apperçoit, le prend, & y lit ces mots : « Je
» vous adore, charmante inconnue, si
» vous voulez faire un heureux, rendez-
» vous après la messe dans le confessionnal,
» j'irai vous y trouver. »

La messe finie, je sortis de l'église avec tous mes confreres. Je passai à côté de l'inconnue, mon œil inquiet se fixoit sur elle. Je craignois de sa part un refus ou une indiscrétion auprès du supérieur. Un regard expressif fit évanouir mes craintes. De retour dans ma chambre, je cours dans celle du supérieur, lui demandant la permission d'aller à l'église pour y chercher un livre que j'avois oublié. A peine la permission m'est-elle accordée que je vole au confessionnal, j'ai le bonheur d'y trouver mon inconnue occupée à lire mon billet. Je l'aborde tout tremblant, ma langue embarrassée se refuse à exprimer tout ce que je ressens pour elle, & mon trouble est le seul interprete des sentimens qui m'animent. Cette fille intéressante est sensible à mon amour, & nous brûlons tous deux des mêmes feux, & tous deux nous sommes consumés des mêmes desirs. Il existoit proche de l'église un réduit obscur, je l'y

entraîne : l'amour nous couvre de ses aîles & nous arrosons ses autels d'un triple sacrifice. Voilà l'époque où je perdis mon pucelage, premiere faute, & dont je m'accuse devant vous.

Cette charmante rencontre agrandit mes idées, & dès cet instant je voulus abréger mon séjour dans mon séminaire. Quoique le supérieur n'eût pas à se louer de ma conduite, il ne me refusa cependant pas la permission nécessaire pour obtenir l'ordre de la prêtrise.

Parvenu au sacerdoce, ma naissance me fit passer successivement par toutes les dignités de l'église. Les revenus de mes bénéfices étoient immenses. La considération qu'elle me donnoit me procuroit toutes les jouissances qu'un mortel peut désirer. J'avois autour de moi cent courtisannes, toutes charmantes & toutes propres à varier mes plaisirs de mille manieres. J'avois alors la vigueur de l'âge, & il m'est arrivé souvent de dépuceler par jour cinq ou six filles. Mon regne en amour ne s'étendoit pas seulement en mon hôtel ; j'avais encore l'avantage de plaire aux plus belles femmes de la cour. Bref, j'étois l'homme du jour, & je passois pour le héros le plus renommé

en galanterie ; j'avois de plus un tact singulier, c'étoit de savoir distinguer une pucelle d'avec une dépucelée.

Louis XV, de glorieuse mémoire, qui connoissoit en moi un talent aussi extraordinaire, voulut m'employer au service de ses plaisirs. Je lui procurois les plus belles femmes de son Royaume, & tous les jours il m'en témoignoit sa satisfaction. Cette complaisance de ma part me valut les bonnes graces du monarque ; il ne tarda pas à m'en récompenser, en obtenant pour moi le chapeau de cardinal & la grande aumônerie. Je jouissois alors de la plus haute faveur, & je croyois tout le monde, excepté le roi, dans l'impuissance de me faire descendre du pinacle de grandeur où mon talent en galanterie m'avoit placé. J'éprouvai alors combien la fortune est inconstante, & ce qui avoit été la cause de mon élévation fut ce qui me précipita dans l'abîme. Louis XVI, alors Dauphin, étoit en âge d'être marié. Le roi, qui connoissoit mon talent à connoître les pucelles, me députe en qualité d'ambassadeur à la cour de Vienne, pour savoir si la fille de Marie-Therese conservoit encore sa fleur. Le malheur voulut

que je m'acquitasse fidellement de ma commission. La fille des Césars, cette jeune espiegle avoit les yeux fripons & malins ; & je conjecturai, d'après mon art, qu'on lui avoit cueilli sa rose. Dans ma qualité d'ambassadeur, je crus qu'il étoit de mon devoir d'écrire au roi qu'une dépucelée & une volage ne convenoit point à son petit-fils. Il parut de mon avis : à mon retour en France, je croyois qu'il me députeroit en d'autres cours pour chercher une pucelle pour son petit-fils ; mais le cabinet de Vienne & le roi tromperent mes espérances. Le mariage eut lieu, & la lettre que j'écrivis, & qu'on auroit dû brûler, fut trouvée dans les papiers du roi défunt. Des courtisans, jaloux de mon élévation, se firent un plaisir malin d'instruire la reine de l'existence de cette lettre ; ils eurent même la méchanceté de la lui mettre sous les yeux. La reine, que j'avois connue à Vienne d'une maniere très-particuliere, furieuse du tour perfide que j'avois voulu lui jouer, jura dès-lors ma perte ; elle me tendit des embuches, & me jetta dans l'affaire du collier, que vous savez trop bien pour vous la détailler. Je jouissois en ce temps-là des faveurs de la

comtesse de la Motte, maintenant réfugiée en Angleterre; & cette femme intriguante qui se lioit avec mon ennemie, fit jouer tous les ressorts nécessaires à l'exécution de son projet : il ne s'agissoit rien moins que de me faire trancher la tête. Tout le crime dont j'étois coupable ne venoit que de ma foiblesse. Je fus renfermé à la Bastille : malgré les maux que l'on me faisoit souffrir, je sentois toujours les aiguillons de l'amour; d'agréables visions pendant mon sommeil faisoient ma seule consolation; mon séjour à la Chaise-dieu ne put me faire oublier les jours affreux de ma captivité. Cependant, pour tromper mon ennui, je courtisois les habitantes de ces pays affreux; leur rusticité ne pouvoit cependant la chasser entiérement; elles se sentoient du climat, elles étoient froides. J'obtins de la cour la permission d'aller à Marmoutiers, maison de Bénédictins proche Tours. Les Tourangelles, infiniment aimables & enjouées, me rendirent ce séjour agréable; & je peux dire que, si j'y avois resté plus long-temps, on n'auroit plus vu de pucelles : quelques grands que fussent ces avantages, je soupirais toujours vers mon évêché, & vers la cour dont le

séjour m'avoit autrefois procuré tant d'agrémens : après mille & mille supplications j'obtins mon retour à mon diocese ; mais sous des conditions bien désavantageuses. Elles m'ôtent toute espérance de rentrer en faveur, & le prince Jules, mon neveu, n'aura jamais mon évêché, si vous ne m'appuyez auprès du roi. J'espere en vous, MM., j'ose me flatter que vous m'aiderez auprès de sa majesté dont je suis toujours le fidele sujet.

Je m'accuse d'avoir mis un peu de négligence à me rendre au milieu de vous; j'attends un pardon : avoir été éloigné de vous est pour moi une assez grande punition.

Je m'accuse de tous les autres péchés dont je ne me souviens pas, j'en demande pardon à Dieu, à Jesus-Christ, à la bienheureuse vierge Marie, aux apôtres, que je représente par mon rang dans l'église, à tous les Saints que je veux désormais prendre pour modele, & à vous, MM., que je regarde comme mes défenseurs, & les protecteurs de la patrie. Je promets, moyennant la grace efficace, de ne plus pécher : avec votre appui j'espere rentrer en faveur, & faire mon neveu coadjuteur

de Strasbourg ; c'est le vœu que forme le plus repentant de ses fautes passées, & le plus zélé serviteur de la patrie,

Signé, LE PRINCE LOUIS DE ROHAN, cardinal, évêque de Strasbourg.

---

*Pénitence imposée au Cardinal par l'Evêque du Maine* (1), *au nom de l'Assemblée.*

MON cher confrere, l'auguste assemblée vient d'entendre de votre bouche votre confession; elle m'a chargé de vous imposer en son nom une pénitence.

---

(1) L'évêque du Maine, est un des évêques du royaume dont les mœurs ont plus de rapport avec celles des évêques du premier siècle de l'église ; ce vertueux prélat, dédaignant tout le luxe ecclésiastique, reste toujours dans son diocese. Il exhorte ses ouailles à la vertu, autant par ses actions que par ses discours, il fait réguliérement l'ordination en temps marqué. Si les évêques de nos jours lui ressembloient, ils ne seroient point en danger de perdre leurs biens.

Pour toutes les jeunes filles que vous avez dépucelées, elle vous ordonne, lorſque vous voudrez favoriſer votre penchant amoureux, de le faire avec un octogénaire bien ridée, cela éteindra vos feux.

Nous ſommes diſpoſés à parler à ſa majeſté, nous allons faire nos efforts pour faire nommer votre neveu coadjuteur de Strasbourg; mais ce ſera aux conditions ſuivantes:

Comme deſcendant des apôtres, pauvres pécheurs, il ne doit pas avoir plus de bien qu'eux; en conſéquence votre neveu n'aura point tous les revenus immenſes dont vous jouiſſez. Ces châteaux ſuperbes, ces voitures magnifiques lui ſeront enlevées, il n'aura plus qu'une petite chaumiere; lorſqu'il voudra viſiter ſes diocéſains, nous lui permettrons de monter ſur une mule, ou ſur un bon bidet; telle devroit être votre monture, & encore les jours de grandes fêtes pour vous faire voir à votre troupeau; en place de ce riche & ſuperbe chapeau rouge, il en portera un comme un galérien : Saint Pierre n'en avoit pas un plus élégant. Il ne portera point ces habits ou regne le luxe; un habit de pêcheur, une grande culotte, des ſa-

bots formeront sa garde-robe : avec ce costume on le respectera.

Vous direz pour pénitence trois fois le *miserere*, vous n'oublirez point de dire votre breviaire, faites des actes de contrition, faites pénitence, j'espere que le roi nommera votre neveu coadjuteur, le chapeau de cardinal lui sera sûrement accordé ; mais pour l'obtenir, nous n'enverrons point à Rome, je vous le répete, un bonnet de galérien ou de boucher sera celui qu'il portera.

---